13

ESSAI

SUR LE

COLERA-MORBUS

ÉPIDÉMIQUE,

CONSIDÉRÉ DANS LA NATURE DE SES CAUSES ET DE SA PROPAGATION,

SUIVI D'UNE

Instruction Hygiénique;

PAR

Le D.r Léon Marchant,

Médecin des Epidémies du Département de la Gironde.



BORDEAUX,

TEYCHENEY, LIBRAIRE, RUE ESPRIT-DES-LOIS, N. 19.

PARIS,

J.-B. BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N. 13 *bis.*

JUILLET M. DCCC. XXXI.



AVANT-PROPOS.

Lorsque je confiais, il y a quelques mois, aux feuilletons d'un journal, mes vues sur la manière de considérer les causes et le mode de propagation du *colera-morbus* (1), je ne me croyais pas si près de la nécessité de leur donner une extension que j'avais promise. La marche de l'épidémie vers les provinces méridionales de l'Europe est constatée ; de nouvelles craintes remuent les populations ; les inquiétudes des gouvernemens éclatent par les mesures sanitaires qu'ils déploient avec vigilance et activité : le moment est donc venu pour moi de remplir mon engagement, de répandre, d'étendre et de publier un travail qui sera encore fort incomplet, mais qui ne sera peut-être pas inutile, puisqu'il contient des consolations.

Cet essai a été conçu dans le but unique de faire prévaloir le sentiment de la non-contagion du colera-morbus, gigantesque fléau qui court depuis plus de dix ans de l'Asie sur l'Europe.

Il devait donc être circonscrit ; on s'y livre à l'examen de deux points : la nature de ses causes et son mode de transmission.

Comme la peur est l'élément le plus efficace pour la propagation d'une épidémie, j'ai jugé

---

(1) Nous écrivons *colera-morbus*, au lieu de *cholera morbus* ; nous adoptons l'orthographe de l'Académie, qui a sans doute voulu forcer ainsi la prononciation de la première syllabe.

qu'il fallait, avant tout, guérir les pusillanimes, c'est-à-dire, ceux qui croient, sans fondement et par pure tradition, à la nature contagieuse du mal indien, et cette croyance est malheureusement celle du plus grand nombre. Pour parler au plus grand nombre, il était indispensable de dépouiller, autant que possible, mon langage de la phraséologie technique: c'était le moyen d'être compris. En conséquence, les détails et les autorités scientifiques ont été écartés; j'ai essayé de parler la langue de tout le monde : initier les populations aux idées, aux motifs d'une conviction nouvelle, les convaincre, c'est les guérir de la peur, c'est augmenter les gages de la sécurité publique, c'est conjurer un mal qui peut envahir tout le vieux continent.

La contagion d'une maladie est un fait qui porte avec lui les preuves de son évidence ; la cause intime de ce fait est proche, immédiate; c'est un corps infecté qui souille un corps sain par le simple contact, qu'il soit direct ou indirect. Il ne faut pas remonter plus haut ; l'essentiel est là.

Mais une maladie épidémique, qui passe pour contagieuse en même tems, lorsqu'elle ne l'est point, ne se constitue pas sur des élémens aussi simples ; elle a une origine beaucoup plus éloignée : alors, il s'en faut qu'il soit indifférent de ramener les esprits ; et ce n'est jamais sans des efforts multipliés qu'on redresse de fausses opinions, fondées sur des croyances aveugles ou sur l'empire d'observations inexactes et mal interprétées. Il a donc fallu s'engager dans la recherche des causes primitives du colera-morbus, car là seulement pouvait se trouver le caractère de sa propaga-

tion. Sachant fort bien qu'une pareille étude aurait quelque chose d'abstrait, et pour ne pas donner de grands développemens, j'ai fait marcher parallèlement des faits connus, des faits vulgaires, explicatifs du langage métaphysique. Rochefort et ses fièvres, que j'ai choisis, ont suffi, je crois, pour jeter du jour sur ma pensée. Toutes les personnes qui connaissent la position de Bordeaux, ses relations maritimes et commerciales, l'analogie de ses localités avec les plages putrides de la Saintonge, et le souvenir des maladies qui y ont régné endémiquement, trouveront cette préférence justifiée. J'aurais pu tout aussi bien choisir les bouches de l'Escaut ou les marais Pontins, car là règnent pareillement des maladies analogues par des causes analogues; les inductions eussent été les mêmes. A mes concitoyens, je devais parler des lieux qu'ils connaissent; je ne pouvais être intelligible qu'à cette condition.

Si je suis parvenu à éclairer un peu la nature des causes du colera-morbus, ce sera quelque chose; car, sur ce point, on est d'un accord universel, qu'il règne partout une grande obscurité. J'aurai surtout démontré qu'il est impossible de le concevoir contagieux.

Quant aux conclusions, je les ai ramenées à un point de vue d'économie politique. On comprendra, j'espère, que les mesures à prendre contre le colera-morbus sont plutôt du ressort de l'hygiène publique et de la police médicale, que de l'hygiène privée et de la science thérapeutique, et qu'il n'y a qu'une haute législation sa-

nitaire qui puisse à l'avenir garantir les peuples des fléaux épidémiques.

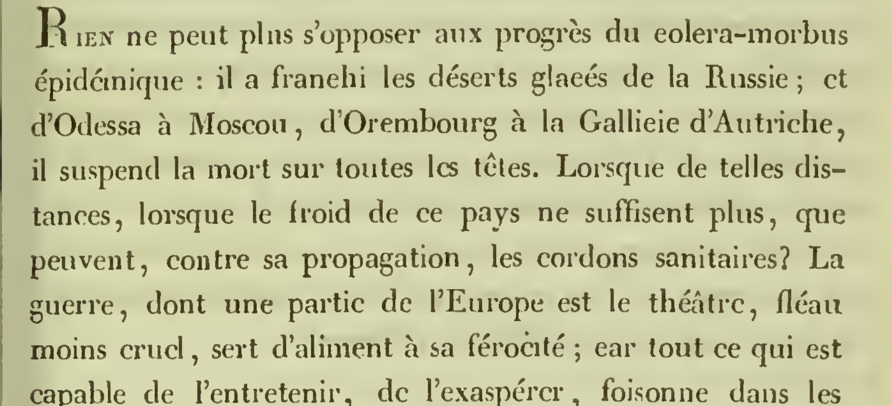
Cependant, s'il n'est pas donné à l'homme de tarir au moment même les sources des maladies populaires, il ne lui est pas impossible d'indiquer et de trouver les moyens d'atténuer leurs effets, d'en diminuer la virulence et le caractère meurtrier. J'ai donc pensé qu'il serait utile d'ajouter à mon premier travail une *instruction hygiénique*, dépouillée de toute forme scientifique Pour une calamité populaire, il faut des conseils populaires, c'est-à-dire, des conseils que tout le monde puisse aisément comprendre, afin qu'ils soient pratiqués avec facilité et conviction. Une confiance aveugle ne suffit plus; elle doit être éclairée.

Puissé-je porter dans les esprits les motifs de ma conviction! car il me semble, et tous les jours j'en acquiers la preuve, que je ne peux être éloigné de la vérité.

DU

COLERA-MORBUS

ÉPIDÉMIQUE, &c.



Rien ne peut plus s'opposer aux progrès du colera-morbus épidémique : il a franchi les déserts glacés de la Russie ; et d'Odessa à Moscou, d'Orembourg à la Gallicie d'Autriche, il suspend la mort sur toutes les têtes. Lorsque de telles distances, lorsque le froid de ce pays ne suffisent plus, que peuvent, contre sa propagation, les cordons sanitaires? La guerre, dont une partie de l'Europe est le théâtre, fléau moins cruel, sert d'aliment à sa férocité ; car tout ce qui est capable de l'entretenir, de l'exaspérer, foisonne dans les camps ; toutes les misères de l'humanité suivent les agglomérations armées.

Si le colera-morbus doit envahir les contrées occidentales de l'Europe, si la guerre doit favoriser cette invasion, que peut-on redouter pour les populations françaises? Sera-t-il meurtrier comme il l'est aujourd'hui en Russie et en Pologne, comme il l'est toujours dans l'Inde? Quelles seront les localités, quels seront les individus qui seront le plus particulièrement frappés? Ces questions médicales, qui se rattachent

puissamment à l'économie politique, sont trop vastes pour être développées ici avec tous les détails dont elles sont susceptibles; mettons-y des bornes, et cédons au présent qui nous presse, qui nous passionne. A l'approche d'un fléau si terrible, la famille humaine a besoin d'être éclairée sur ses craintes, qu'elles soient vraies ou chimériques; elle a besoin de courage et d'espérance. Disons donc uniquement ce que des notions générales peuvent révéler à l'homme sur de pareils sujets; et, si nous nous trouvons sur la voie du vrai, que les gouvernemens absolus y puisent une leçon, et que la France, que les nations libres soient consolées.

Le mal, dont l'invasion est imminente pour l'Europe occidentale, a une marche si rapide, que l'opportunité des remèdes est insaisissable : il est si cruel, que la mort survient en peu d'heures; il agit avec tant d'universalité, que des populations entières, répandues sur de vastes pays, sont frappées par masse; et il tient à des causes tellement puissantes, tellement enracinées, tellement générales, qu'il exerce sa rage pendant plusieurs années de suite; il ne peut cesser qu'avec les causes qui l'entretiennent et par l'anéantissement de de tout ce qui est susceptible de l'alimenter.

§ I.er

HISTORIQUE DE SON INVASION EN ASIE ET EN EUROPE.

Avant de rechercher le caractère de son origine et la manière dont il se transmet de proche en proche ou à de considérables distances, et même à travers des pays couverts de neige pendant une partie de l'année, faisons connaître historiquement et à grands traits tout ce qu'il a eu de désastreux pour les populations.

Et d'abord, quel est ce mal? *Le colera-morbus est une affection aiguë, avec vomissemens bilieux fréquens, déjections alvines répétées et convulsives, contractions des membres et refroidissement des extrémités; le pouls devient très-faible et au point d'être insensible.*

Cette définition, qui est de Gallien, dit si cette maladie était anciennement connue. Elle peut éclater accidentellement et isolément dans tous les pays sans distinction; le caractère épidémique ne lui est donc pas absolument essentiel.

Mais pour l'ordinaire, le colera-morbus est épidémique, et quelquefois avec une telle puissance d'invasion, qu'il franchit ses limites naturelles, que les contrées les plus éloignées peuvent être enveloppées dans un commun désastre. Tel est celui qui vient de l'Inde, où il a éclaté depuis plus de dix ans, et qui se répand aujourd'hui sur la terre d'Europe (1). A l'époque de son explosion sur les rives de l'Indus et du Gange, l'épidémie fut des plus meurtrières; sa mortalité dans l'Inde, de 1817 à 1825, fut évaluée à 4,000,000 d'individus; et pour Pondichéry et les pays voisins, elle fut portée à 600,000: calculs approximatifs à la vérité, puisque les Indiens n'ont pas d'état civil. Pondichéry seul offre une base exacte à son chiffre. La moitié de sa population, dont le total s'élève à 40,000 individus, fut atteinte dans la première année. Des familles nombreuses furent anéanties; d'autres ne perdirent qu'une ou deux personnes. Dans cette énumération, ne sont pas compris les ravages que le fléau exerça dans la presqu'île de l'Inde, à Canton, et dans les îles du grand Archipel Indien.

(1) Un journal anglais fait observer que c'est trente ans, au lieu de dix, qui se sont écoulés depuis que le colera a commencé ses ravages.

Sa marche, dans ces différentes contrées, n'a pas été observée avec exactitude; mais dans sa direction de l'est à l'ouest et au nord, c'est-à-dire dans ses progrès vers l'Europe, les données qu'on a recueillies sont plus correctes. Ainsi, en en 1819, le coléra-morbus s'y achemina pour la première fois par les îles de France et de Bourbon; il s'arrêta au Cap-de-Bonne-Espérance; manquant de moyens de propagation, là, furent ses colonnes d'Hercule.

En 1821, par Bombay, il gagna le littoral du golfe Persique, où il ravagea Bassora. Là, le foyer d'infection prenant un caractère plus virulent, il put envahir les vallées de l'Euphrate et du Tigre; la Mésopotamie, la Syrie, et quelques ports de la Méditerranée furent désolés. A la fin d'Août de la même année, il s'établit à Bagdad, où il enleva 3,000 individus; et l'armée Persanne, cantonnée dans le Kourdistan, perdit plus de 2,000 hommes. Ce malheur et les craintes qu'il fit naître, forcèrent les Turcs et les Persans à un armistice. Alep, Laodicée, Antioche subirent ses rigueurs en 1822 et 1823. A cette époque, il porta l'effroi sur les frontières de l'empire Russe. A Bakow, sur la mer Caspienne, un jour de fête publique, il mourut 15 personnes sur la place. On y a vu des hommes, faisant la conversation dans la rue, tomber à la renverse sans connaissance, ayant les membres roides et convulsifs; d'autres étaient pris de nausées, de maux de têtes et de vomissemens : ces derniers symptômes étaient mortels. Il arriva par le Kour jusqu'à Élisabethpol, et enfin à Tiflis, où plusieurs soldats et quelques habitans en furent inopinément atteints. La violence avec laquelle cette maladie se déclara à Tiflis, jeta la consternation dans la ville : les infortunés qui en étaient saisis, succombaient en quelques heures. On ne trouva de refuge

contre ses fureurs que dans l'émigration : plus des deux tiers de la population quittèrent la ville et allèrent s'établir dans les montagnes.

L'épidémie séjourna quatre ans dans l'Asie Mineure, dans la Perse, et sur les plages de la Mer Noire et sur la Mer Caspienne. Elle perdit de son intensité par le retour de l'hiver qui semblait l'affaiblir; et Astrakan, placé au milieu des cent bouches du Wolga, paraissait être ses limites naturelles. Malheureusement il n'en fut pas ainsi; de 1824 à 1827, elle redoubla de fureur dans l'Indoustan, se répandit dans les villes les plus populeuses de cette contrée, se porta jusqu'au pied de la grande muraille de la Chine, longea le versant méridional des monts Hymalaya, et, le 7 Septembre, entra avec une nombreuse caravane en Russie par Orembourg, province extrême de l'empire. L'hiver ralentit sa marche; mais, dans l'été de l'année suivante, elle vint sur les bords du Wolga et du Don, et ne tarda pas à reparaître à Astrakan. Toutes les provinces qu'arrosent ces grandes rivières furent désolées : le cours des fleuves est la voie la plus facile pour sa propagation. Enfin, le 28 Septembre dernier, après avoir sévi avec la dernière rigueur dans les gouvernemens de Saratoff, de Simbirck, de Pensa et de Nijni Nowogorod, le fléau s'est manifesté à Moscow, et l'a dépassé : on sait combien cette ville a compté de victimes.

Ce n'est pas seulement droit au nord qu'il s'avance; sa direction est aussi vers l'ouest, et, de ce côté, ses progrès sont peut-être plus rapides. La Podolie et la Volhynie, pays limitrophes de l'Autriche et de la Pologne, la Pologne elle-même et l'héroïque Varsovie, la Hongrie et la Gallicie sont aujourd'hui envahies par ce redoutable fléau; et ce qui le rend plus redoutable encore, c'est qu'il infecte tous les corps

d'armée qui se meuvent sur le théâtre de la guerre. Un si vaste foyer épidémique est bien fait pour alarmer le reste de l'Europe.

La propagation de la maladie est irrégulière; mais sa rapidité n'en est pas moins effrayante : en deux mois, elle a parcouru la distance de trois cent cinquante lieues qui séparent Astrakan de Moscow; sa progression ordinaire est de trois à quatre et cinq lieues par jour; souvent elle est beaucoup plus lente; mais l'effroi augmente, quand on sait qu'en pénétrant dans les régions froides de l'Europe, elle ne perd rien de sa puissance meurtrière; elle tue le tiers ou la moitié de ceux qu'elle atteint, et c'est souvent davantage. Toutefois, dans son extension, elle embrasse moins d'individus que dans l'Indoustan, et son intensité semble être restreinte par l'abaissement de la température.

Maintenant faisons connaître les causes générales de ce gigantesque fléau. Nous y puiserons les motifs qui nous le font regarder comme non-contagieux, et nous ferons valoir des considérations propres à affaiblir les craintes dont les populations européennes peuvent être saisies.

§ II.

DE LA NATURE DE SES CAUSES.

Pour qu'une vue d'économie politique pût être déduite avec quelque raison du caractère épidémique du colera-morbus, il était utile de faire passer sous les yeux du lecteur l'effrayant tableau de ses dévastations en Asie et en Europe; il était bon qu'on pût comprendre à l'avance que tant de maux ne sauraient dépendre uniquement de circonstances accidentelles et passagères; car un fléau si désolant

se peut-il concevoir autrement qu'avec des causes aussi générales et aussi puissantes que lui-même ? Ce sont ces causes que nous voulons essayer de faire connaître.

Nous sommes loin de ces tems où l'humanité, dans ces grandes afflictions, qu'elle prenait pour des effets de la colère céleste, ne trouvait de consolation que dans la fatalité, refuge éternel des ames orgueilleuses et des esprits faibles..... Non, le colera-morbus n'est pas une plaie à laquelle l'homme soit prédestiné; il n'a rien du hasard, rien de la fatalité. Voyons si l'on peut l'interpréter d'une manière plus noble et plus digne de l'esprit humain : c'est ce que nous allons tenter ; nous devons y trouver la source des espérances que nous avons promises.

Individuellement pris, l'homme, par son train de vie, se rend passible (c'est une notion vulgaire) de tel genre de souffrance plutôt que de tel autre; il en est de même des populations ; elles sont prédisposées aussi à des maladies spéciales qui éclatent tôt ou tard sous l'influence de causes un peu vives et soutenues. Alors on dit qu'il y a épidémie, parce qu'un grand nombre est atteint de la même manière.

Les prédispositions tiennent à une modification organique, nécessitée d'abord par les circonstances locales, et puis maintenue et fortifiée par de longues habitudes, dépendantes de la règle religieuse ou politique.

Cette dépendance doit s'entendre en ce que l'individu, agissant comme membre de la société, ne peut songer à se soustraire à un ciel malfaisant, à une terre empestée, à des pratiques diététiques vicieuses, qu'il fuirait comme homme, c'est-à-dire, comme être en qui l'instinct de la conservation est pur et entier, et plus puissant que la loi sociale.

Un exemple sera mieux comprendre notre pensée. Prenons-le au milieu de nous ; il sera plus facile d'en juger.

Tout le monde convient que Rochefort est dans une position malsaine. La rivière qui baigne cette plage nue, la Charente, est tellement sinueuse qu'elle semble avoir un cours rétrograde : cette disposition explique sa profondeur; elle explique comment son lit se trouve au niveau de la mer; comment une partie des terres est inférieure à ce niveau. De là, des marais, des eaux croupissantes, un sol vaseux, et, dans les étés chauds et humides, une grande fermentation putride de tous les êtres du règne végétal qui y croissent.

Dans ces lieux, on conçoit à peine que la vie puisse durer et se perpétuer dans des organisations semblables à celles de l'homme. Cette contrée devait donc être inhabitable : elle était à-peu-près inhabitée; mais, par une nécessité politique, Rochefort est devenu port de mer. Une population s'y fixa, attirée par un intérêt social et par des avantages individuels.

L'instinct conservateur fut comprimé, et la vie y devint précaire. Tous les ans, et lorsque la saison se comportait mal, des fièvres de mauvais caractère décimaient les habitans, et plus particulièrement ceux qui travaillaient beaucoup, qui vivaient d'une mauvaise nourriture et dans la malpropreté, qui étaient mal vêtus, et logés dans des maisons humides ou non loin des marais. Ceux, au contraire, dont les habitudes de la vie étaient commodes, tombaient rarement victimes de ce mal, susceptible de devenir épidémique.

Rochefort fut donc réputé malsain ; il l'est encore aujourd'hui, mais cependant beaucoup moins qu'autrefois, grâce aux grands assainissemens qui s'y sont opérés. — Ce n'est pas tout : les individus étrangers à Rochefort, qui y séjournaient ou même le traversaient seulement, ne tardaient pas d'être

affectés de la même manière, si leur organisation était prédisposée à contracter la maladie, c'est-à-dire, s'ils avaient vécu dans des circonstances propres à donner la prédisposition. — Il y a plus encore : l'épidémie qui régnait annuellement vers la fin de l'été et en automne, prenait, à de longs intervalles, un grand caractère de gravité. Alors, elle sévissait dans toute la contrée, et, par continuité et similitude de localités, Bordeaux et ses environs n'étaient point épargnés : c'était le sort de tous les endroits à sol bas, humide et marécageux.

Dans ces années meurtrières, le mal se répandait quelquefois avec tant de rapidité, et se contractait si facilement, que l'on doit être étonné que sa propagation n'ait point été qualifiée de contagieuse. On n'avait pas encore assez subtilisé le mot pour que le bon sens public pût s'y méprendre; et les médecins n'étaient pas non plus assez prévenus en faveur de la contagion, pour la voir là où elle n'était pas. D'ailleurs, libres de toutes craintes à cet égard, les esprits n'étaient point abattus, et les causes morbifiques avaient moins de prise sur les organisations.

Voilà ce qui se passait lorsque plusieurs années se suivaient sans hiver rigoureux, qu'à des journées pluvieuses succédaient des journées fort chaudes et abondamment pourvues d'électricité, et que les marais, par ce concours de circonstances, s'encombrant de productions végétales, devenaient des foyers plus actifs de décomposition putride, et qu'en outre les céréales et tous les fruits de la terre étaient en petite quantité et de mauvaise qualité. Des corps épuisés par le travail, par des privations de tout genre, et par la satisfaction immodérée des appétits physiques, devaient être atteints plus vivement et plus généralement.

Tel a été, pendant long-tems, l'état sanitaire de Roche-

fort; mais il s'est continuellement amélioré. Le besoin, l'industrie, l'affranchissement et l'exercice de toutes les facultés humaines, l'ambition de vivre heureux en dépit des lieux, et surtout l'intérêt de l'État, en changeant l'aspect des localités, y ont presque tari le germe des fièvres épidémiques qui faisaient de ce lieu une terre de proscription.

Les idées étant fixées par cet exemple, nous pouvons, sûrs d'être compris, porter les regards sur une scène plus grande, sur le Bengale.

Quiconque a présente à l'esprit la configuration de cette vaste contrée de l'Asie, située au pied des monts Hymalaya, aboutissant au grand océan indien, voit un pays traversé par plusieurs fleuves immenses et par un grand nombre d'autres rivières dont le cours, du nord au sud, se ralentit singulièrement à soixante ou quatre-vingts lieues de leur embouchure. Les terres qu'ils arrosent sont basses et égales au niveau de la mer; elles sont presque constamment inondées, soit par les eaux fluviales dans les hautes marées, soit par les grandes crues qu'éprouvent les rivières à la fonte des neiges ou à la suite des pluies abondantes fréquentes dans l'Indoustan. Cette disposition topographique comporte des marais étendus et multipliés; elle suppose, sous un ciel brûlant, un terrain d'une grande fécondité et une végétation qui, sans cesse renouvelée, renouvelle sans cesse les élémens de la fermentation putride. En effet, c'est toujours un soleil qui féconde, et qui détruit pour créer davantage; qui, dans sa puissance d'absorption, prend à la terre ses miasmes infects et en remplit l'atmosphère; et qui, après des jours pleins de clarté et de vie, laisse des nuits chargées de vapeurs aqueuses et de principes de mort, car la chaleur solaire n'a pu les dissoudre et les anéantir dans l'espace. Ces nuits fraîches, ces nuits hu-

mides, qui succèdent à des journées étouffantes, éprouvent cruellement les organisations; et si, au lieu du vent de sud-est, qui, dans ces contrées, maintient par une brise douce l'égalité de la température, règnent d'une manière un peu soutenue les vents du nord-est ou nord-ouest, on doit s'attendre à une grande calamité épidémique : c'est effectivement dans cet état atmosphérique qu'elle éclate.

Ainsi, ce sol pour lequel l'industrie humaine n'a rien entrepris pour en opérer le dessèchement, pour l'assainir, offre évidemment, dans une échelle immense, toutes les circonstances d'insalubrité qui ont été signalées dans une localité infiniment rétrécie; et, par voie d'induction, nous devons voir là, comme à Rochefort, des causes analogues de maladie.

Mais ces causes, qui naissent d'un si vaste théâtre d'infection, seront autrement puissantes, et les effets qu'elles peuvent opérer sur les organisations humaines seront autrement cruels, autrement universels; car, telle cause, tel effet. Aussi une maladie qui n'est peut-être pas sans analogie avec celle dont nous avons indiqué le développement au milieu des marais de Rochefort, éclate, sous le nom de *colera-morbus*, parmi les populations indiennes, avec une vivacité inopinée et avec un caractère si promptement meurtrier, que les premières victimes sont soupçonnées périr par le poison.

Mais le progrès de l'épidémie colérique ne tarde pas à faire de ce soupçon une affreuse réalité. Sans différer beaucoup, le mal se dessine, grandit, s'étend et s'accroît de ses dévastations; il envahit les lieux qui sont les plus favorables à son invasion, suit le cours des fleuves, et de loin en loin se renforce là où il trouve des terrains bas et humides, couverts d'une végétation fougueuse; et là se forment de nouveaux foyers

d'infection qui rayonnent avec une nouvelle activité sur toutes les localités susceptibles de servir d'aliment à l'épidémie. Comment, en effet, ne pas concevoir sa propagation là où tout la favorise? Quelle contrée mieux disposée que le Bengale? Nous avons esquissé les airs, les eaux et les lieux : voyons les hommes.

L'homme qui est placé parmi tant d'élémens d'altération, et qui ne fait aucun effort pour s'y soustraire, n'a pas conçu l'idée de bonheur; il a peut-être perdu le sentiment de la vie : en lui, l'instinct de conservation est effacé. Tel est l'Indou. Autour de lui, tout naît et croît avec exubérance, parce que tout ce qui végète et vit, se trouve au sein des conditions les plus convenables au développement des existences. Lui seul paraît étranger à ces lieux; les principes de vie semblent lui manquer au milieu de cette profusion vitale. Il se reproduit sans doute, mais il ne prospère pas, il ne vieillit pas. Au point de vue physiologique, on est forcé de le considérer comme le type d'une race dégénérée ou plutôt imparfaite.

Mais cette dégradation, mais cette imperfection des peuples de l'Inde, qui porte également sur le physique et sur le moral, n'est pas seulement le résultat des localités et du climat; il est essentiellement celui des idées et des pratiques religieuses : peut-être serait-il plus juste de dire que ce résultat est plus immédiatement sous l'empire de la loi religieuse, loi dans laquelle se trouvent constituées les règles civile et politique. Il ne peut être douteux, en effet, que l'homme, abandonné à son impulsion instinctive, ne désertât des lieux qui ne sont pas propres à la vie, lorsqu'il n'a pas encore conçu la possibilité de les assainir. Mais l'Indou est enchaîné à la terre par son dogme; car les eaux du Gange purifient l'ame et le corps des souillures du péché; elles ressuscitent aussi à la vie

éternelle les vrais croyans qui s'y sont noyés. — Si le climat énerve les facultés et les frappe d'inertie, le fanatisme seul a pu faire de la contemplation un état définitif sur la terre. De là, cette exclusion de tous les intérêts matériels de l'existence; de là, cette paresse d'ame et d'esprit qui condamne le corps au repos et le prive de l'exercice salutaire que donne le travail, et lui fait perdre la fermeté et la noblesse de ses formes avec la faculté de lutter contre le mal. Bien plus, cette indolence s'incarne, pour ainsi dire, par la succession des êtres et du tems; et il ne faut plus voir désormais, dans des organes grêles, qu'une incapacité physique, comme dans l'anéantissement contemplatif, une incapacité morale et intellectuelle (1).

Conséquemment, l'homme de l'Indoustan ne concevant aucun intérêt à l'existence, mène des jours sans activité; le bien lui est indifférent; et, dans la plus absolue insouciance, il ne peut chercher à prévenir le mal; il songe encore moins à en discerner et à en écarter les causes. Passif à l'égard de ce qui l'entoure, c'est par une impulsion presque en dehors de sa volonté qu'il satisfait les besoins les plus pressans de la vie. Dans cette vaste contrée, les diverses populations qui la couvrent sont scellées du même cachet; elles obéissent aux mêmes

---

(1) « Dans ce pays où la chaleur excessive énerve et accable, le « repos est si délicieux et le mouvement si pénible, que le système de « métaphysique, fondé sur le repos et le néant, paraît naturel; et Foë, « législateur des Indes, a suivi ce qu'il sentait, lorsqu'il a mis les hom- « dans un état extrêmement passif. Mais sa doctrine, née de la pa- « resse du climat, en le favorisant à son tour, a causé mille maux ». « (Montesquieu. *Esprit des lois, liv. XIV, ch.* 5) ».

N. B. Ce passage de Montesquieu, que j'ai recueilli après coup, me donne quelque confiance dans ces vues étiologiques que j'émets sur le colera-morbus.

habitudes et suivent les mêmes pratiques; elles vivent toutes comme les Malabares, qui sont des gens pauvres, malpropres, mal logés et mal nourris: ils couchent par terre, sur des nattes humides et sous des hangars ouverts à tous les vents, où la rigueur des nuits se fait vivement sentir. Leur habitation est souvent aussi sur le bord des rivières et dans les endroits les plus boisés; ils se nourrissent exclusivement d'alimens végétaux, de riz et de millet, mêlés avec des confitures, du lait caillé, des légumes, des feuilles tendres, et prennent pour boisson seulement de l'eau tiède à leurs repas. Ce régime diététique, qui est selon la loi religieuse, entretient et développe nécessairement la constitution lymphatique, naturelle aux hommes nonchalans. Ajoutez à ce qui précède l'habitude de ne point se vêtir dans une saison plus que dans l'autre, et vous aurez complété le tableau des mœurs et de la vie de l'Indou.

Maintenant, on peut demander si toutes ces circonstances réunies ne suffisent pas pour développer dans l'organisme des prédispositions morbides; si des êtres nécessités à vivre sur une terre humide et sous un ciel dont les jours sont embrasés et dont les nuits sont froides; si des êtres, condamnés au repos contemplatif et à des habitudes tout-à-fait impuissantes pour neutraliser les effets des lieux, des airs et des eaux, peuvent résister à l'invasion d'un mal aussi formidable que le colera-morbus, dont les sources étiologiques sont inépuisables, et qui, par le concours de causes extraordinaires, prend le caractère épidémique. Comment cela se pourrait-il, lorsque l'habitant de Rochefort n'est pas épargné au milieu de conditions moins funestes et de localités moins malsaines, et avec la liberté et la puissance de les améliorer? Quand les causes grandissent, les effets doivent grandir aussi, et dans une progression gigantesque. Sur les bords de la Charente, ce sont des

fièvres de mauvais caractère, qui ont plusieurs accès, et contre lesquels on a plusieurs moyens de guérison. Sur les bords de l'Indus et du Gange, c'est le colera-morbus, qui n'a qu'un accès, et qui donne la mort presque subitement.

D'après ce qui vient d'être établi, l'homme, sous le ciel de l'Inde, où la température est constamment élevée, et en présence de causes dont l'activité s'exerce sans relâche, l'homme prédisposé ainsi que nous l'avons dit, doit être exposé tous les jours aux atteintes du colera-morbus : c'est ce qui a lieu, en effet, à toutes les époques de l'année. Aussi, dit-on que cette maladie est particulière (endémique) au Bengale et aux contrées limitrophes, parce que partout les localités sont malsaines, et que partout les individus sont aussi misérables. Le colera-morbus n'a donc pas toujours le caractère épidémique.

Pour qu'il prenne ce caractère, les conditions habituelles aux localités ne suffisent pas; il faut que ces conditions soient renforcées par le concours de causes atmosphériques extraordinaires; et fort heureusement ceci n'a lieu qu'à de longs intervalles. Lorsque ces causes se présentent, aucune puissance humaine ne peut les empêcher d'agir; l'explosion colérique, par le seul effet de travail fermentatif, que des causes accumulées depuis long-tems produisent toujours, a lieu avec une vivacité et une universalité qui frappe de stupeur et de découragement. Alors l'épidémie, comme un incendie qui s'est allumé spontanément dans un tas de substances végétales qu'on aurait négligé d'éventer, se répand et gagne les lieux susceptibles de lui donner une nouvelle force; il évite ceux qui sont salubres et atteint les organisations qui sont prédisposées, en épargnant celles qui ne le sont pas, sauf à les frapper ensuite si de nouvelles circonstances sont venues les détériorer. Dès ce moment, il n'y a plus de raison pour que,

sévissant contre les peuplades pauvres qui vivent répandues le long des fleuves, il ne se propage indéfiniment; il ne doit même cesser qu'avec la dissolution ou l'épuisement des élémens générateurs de l'épidémie; et, en effet, il ne cesse qu'alors.

C'est sous l'influence de ce nouveau concours de causes qu'a éclaté, en 1817, celle dont nous avons fait connaître les ravages. Après avoir désolé l'Asie pendant plusieurs années, cette épidémie est venue, en 1830, sévir en Russie et épouvanter le reste de l'Europe. Depuis deux ans, avant l'époque de son invasion, la succession des saisons, d'ailleurs si irrégulière aux Indes-Orientales, était totalement intervertie. On avait remarqué que les plaines marécageuses où l'on sème le riz n'avaient pas été complètement submergées pendant le tems des pluies, et qu'en été, au lieu d'une température chaude et sèche, il y avait eu des pluies continuelles, surtout pendant les premiers mois de l'année. Il résulta de cela que les récoltes furent sans qualité, et que le riz, ce pain des Indiens, fut noir-rougeâtre, terreux et très-disposé à la fermentation putride; il fut même soupçonné, dès le principe, d'avoir produit la maladie. Ces causes eurent une influence si active en certains lieux, et notamment dans une ville située au confluentdu Gange et de l'Ioumna, que les animaux eux-mêmes furent victimes de la constitution épidémique. Beaucoup de chameaux et de chèvres périrent de la diarrhée; ailleurs, on observa une grande mortalité parmi les chiens et les bêtes à cornes. A Macassar, où la maladie ne durait guère plus de trois heures, on vit périr des singes, des chiens et des bœufs. Il y a plus, les êtres de la végétation souffrirent de ce calamiteux état de choses : des troncs de bambou périrent sur pied.

Ainsi, lorsque le colera-morbus se déclare épidémiquement, tout ce qui a vie peut périr. Des effets aussi désastreux n'appartiennent pas exclusivement au mal Indien ; toutes les épidémies exercent une influence également fatale. A Barcelonne, lorsque la fièvre jaune en moissonnait les habitans, l'herbe, les arbrisseaux, les fruits de la terre furent flétris et arrêtés dans leur existence. — Il est vrai qu'il y a plus d'une analogie entre ces deux maladies ; peut-être même ne diffèrent-elles que du plus au moins. (1)?

---

(1) J'ai émis avec moins de laconisme ce sentiment, à l'occasion d'un livre estimable dont je recommandais la lecture au monde médical; c'est celui du docteur Dariste sur la fièvre jaune. Il n'est pas inutile que je transcrive ici ce passage, puisqu'il contient nettement mon opinion sur l'identité épidémique : « L'histoire comparée des maladies populaires « jetterait la plus vive lumière, non-seulement sur l'identité de la fièvre « jaune des Antilles et des contrées méridionales de l'Europe ; mais « peut-être mettrait-elle aussi sur la voie des preuves d'une identité « plus générale, l'identité de toutes les épidémies. Il est à remarquer « que l'un des principaux caractères qui opère le premier rapproche- « ment entre les diverses épidémies, c'est qu'elles naissent toutes d'un « foyer de putréfaction, plus ou moins vaste, plus ou moins actif, « placé dans des circonstances locales déterminées, d'où se dégagent « des miasmes délétères, qui, après avoir empoisonné l'atmosphère, « pénètrent avec le véhicule aérien dans l'intérieur des organes, et y « déposent des germes de mort. L'effet immédiat du poison miasmati- « que est de produire le second caractère propre à toute affectation épi- « démique ; le caractère inflammatoire : les phénomènes qui l'accompagnent se développent le plus souvent avec une promptitude foudroyante ; la désorganisation a commencé, que l'on a à peine constaté l'état d'irritation ; les symptômes, dans leur succession, affectent d'autrefois une allure insidieuse d'autant plus cruelle, qu'en inspirant une sécurité inespérée, elle est un signe de destruction. Tant de

A ces causes, qui doivent être considérées comme essentiellement déterminantes de l'épidémie colérique, on a pensé qu'il fallait ajouter, comme donnant une impulsion analogue, les tremblemens de terre. L'on se fonde sur ce que cette affection a été précédée, presque partout, de commotions terrestres et d'éruptions volcaniques. A Java, en 1817, et plus tard en 1821, des secousses intestines du globe furent suivies de l'explosion du colera-morbus; les parties septentrionales de l'Indoustan et toute la chaîne de l'Hymalaya ayant été agitées en 1819 et 1820, le fléau ne tarda pas à éclater; à Macassar et en Syrie en 1822, à Alep en 1823, l'année suivante en Perse, et particulièrement à Schiraz, on fit le même rapprochement; et, comme presque toujours les perturbations atmosphériques arrivent après les perturbations du globe, on a cru aussi que le colera-morbus coïncidait avec certains états de l'atmosphère. A Manille, il se

---

« férocité, des coups si terribles et si inopinés, lorsqu'ils se firent « remarquer pour la première fois, durent surprendre et déconcerter « l'esprit le plus froid, et le livrer à toutes les illusions de la terreur « qu'enfante un pareil fléau; c'étaient les vengeances du Ciel. Ces deux « traits, pris dans la cause et la nature de la maladie, appartiennent « incontestablement à toutes les épidémies à forme typhoïde; et elles « ne sauraient, cependant, avoir des symptômes pathognomoniques. « La teinte jaune du corps, les vomissemens noirs, des déjections al- « vines convulsives, les charbons, les pétéchies, etc., tous ces signes « sont trop variables pour en former les caractères essentiels. Sans « doute que si l'on descendait dans l'examen des symptômes, des cir- « constances organiques, des airs, des lieux et des eaux, sans doute « l'on trouverait la raison de cette différence qui a créé les individua- « lités épidémiques, en mettant au plus grand jour l'identité qui les « rapproche ».

(*Journal Médical de la Gironde.*)

déclara trois jours après un ouragan terrible. Lorsqu'il se manifesta dans les environs de Calcutta en 1817 (et c'est là que naquit, sous forme épidémique, celui qui nous occupe), le Ciel était fortement électrisé, le calme était profond et la chaleur humide et étouffante ; le thermomètre de Réaumur indiquait 32 à 35°, et l'hygromètre de Saussure, 90 à 100°.

Parmi les circonstances étiologiques, on cite encore un fait dont la certitude, facile à établir, serait bien importante. Lorsque l'arrivée de l'épidémie est prochaine, l'atmosphère se couvre tout-à-coup de masses énormes de petites mouches vertes; en Asie, elles sont les avant-coureurs du coléra-morbus. Il sévissait dans le gouvernement de Nijni-Nowogorod, qu'il s'annonçait à Moscow par la présence de ces insectes; toutes les rues en étaient remplies; et aussitôt que les habitans sortaient de leurs maisons, ils en étaient couverts de la tête aux pieds; la ville ne tarda pas à être infectée. Que peuvent, contre un pareil phénomène, les cordons sanitaires? Ce fait, que je rencontre dans un journal anglais, et que je n'ai vu signalé nulle autre part (1), en l'admettant pour vrai, permettrait de considérer ces innombrables myriades de mouches comme l'un des effets de la fermentations putride. Après avoir voyagé dans l'atmosphère au gré des vents ou sous toute autre influence, on les voit s'abîmer sur les localités qui rappellent leur origine, les marais, les bords des fleuves limoneux et les grandes réunions d'hommes. Là, on conçoit qu'elles ajoutent à toutes les conditions de l'épidémie, et ce qui n'est pas invraisemblable, qu'elles puissent la faire éclater : les voilà donc, effet et cause, tout ensemble.

Ainsi, et afin de ramener toujours ces considérations au

(1) Dernièrement à Dantzick, on a vu l'atmosphère chargée comme de vapeurs vertes.

point de comparaison que nous avons établi, on doit reconnaître que, dans le Bengale comme à Rochefort, il faut des causes locales permanentes et des prédispositions individuelles, acquises ou héréditaires, pour conditions de l'existence du colera-morbus endémique; et que ce n'est que par le concours de causes extraordinaires, qui sont d'accident et de passage, que cette cruelle maladie revêt le caractère épidémique qui, seul, lui donne la propriété de se propager à de grandes distances.

§ III.

DE LA NATURE DE SA PROPAGATION.

Il est inutile de rien préjuger sur la nature de sa propagation ; car, que le colera-morbus, à forme épidémique, soit contagieux ou non, les mêmes précautions sanitaires sont indispensables dans l'une et l'autre alternative. Cependant, comme il n'est pas essentiellement contagieux, quoique, dès qu'il est parvenu à un certain degré d'exaspération, il finisse par y faire croire, il est bon que les individus qui, à raison de leur santé et des lieux qu'ils habitent, sont à l'abri de ses atteintes, demeurent bien convaincus qu'ils n'ont réellement rien à craindre. On connaît les effets de la peur : le désordre où elle jette le système nerveux et les organes de la digestion, donnerait de la vraisemblance, ferait même croire à un danger à-peu-près imaginaire ; par suite, les esprits, saisis de terreur, prédisposeraient réellement les corps à subir les influences de la constitution épidémique. A Moscow, ceux qui ne se laissèrent pas aller au découragement, et qui ne suspendirent pas leurs affaires, échappèrent au fléau, à très-peu d'exceptions près ; les domestiques, les médecins et les soldats, chargés d'ensevelir les morts, ne furent nullement

ttaqués ; cette remarque s'est faite partout où l'épidémie s'est
encontrée. Ainsi donc, il importe beaucoup que chacun
oit convaincu que la maladie n'est pas contagieuse, c'est-à-
ire de nature à se communiquer d'individu à individu par
es rapports médiats ou immédiats, tels que l'attouchement
es malades ou de leurs vêtemens, ou l'exhalaison infecte
ui se dégage de leurs corps.

Les affections qui se gagnent de la sorte (par contagion),
nt une pénétration franche et directe, et ne font excep-
ion ni des lieux ni des personnes, quant au genre de vie
u'elles mènent. Elles peuvent trouver des résistances, mais
lles finissent par les vaincre. Lorsqu'elles ont une tension à
e propager au loin, elles ne franchissent pas les distances,
ar elles n'ont rien d'irrégulier dans leur mode d'invasion.
Pour quelques-unes, il faut un certain état de l'atmosphère ;
nais l'atmosphère, pour cela, n'a rien de malfaisant ; elles
n'exigent aucune prédisposition morbide. Quant au colera-
norbus, et à toutes les épidémies qui lui ressemblent, sous
e rapport des symptômes, et surtout par la nature des cau-
es, c'est autre chose. On va voir que sa marche n'indique
pas le caractère contagieux.

Aux différentes époques de l'épidémie colérique, les Indi-
gènes seuls furent atteints, et les Parias, généralement plus
faibles et plus misérables, périrent en grand nombre, fou-
droyés pour ainsi dire au début, tant le mal était violent.
Les Européens, en général, doivent leur salut à la commodité
de leurs maisons, et surtout à un régime meilleur ; car ceux
qui vivent à l'Indienne ne sont pas exempts. L'âge, ni le
sexe n'établissent de distinction, s'il y a prédisposition. Dans
l'Asie Mineure, en Russie, et partout où elle a pénétré, ce
sont toujours les indigens qui ont été frappés ; et quoiqu'on

ait pu penser, le colera n'est pas capricieux dans le choix de ses victimes. En cela encore, il diffère des affections contagieuses qui atteignent indistinctement tous les individus. Le mal indien attaque de préférence les infirmes, les valétudinaires et les porteurs de gastro-entérites chroniques ; si ceux que semble garantir une santé forte ne sont pas épargnés, c'est que chez eux il y a un haut degré d'inflammabilité. Les villes et les villages pauvres, populeux et défavorablement situés, devenaient de véritables foyers d'infection. Les positions topographiques qui ont paru les plus aptes au développement et aux progrès du mal, sont, nous l'avons déjà signalé, le bord des fleuves, le littoral des mers et le voisinage des marais. Ainsi, négligeant de parler de sa marche vers l'orient, on a vu le colera-morbus suivre opiniâtrement le cours de l'Indus, du Gange, et celui de toutes les rivières de l'Inde. Il gagne la partie occidentale du Coromandel, en longeant les rivières qui viennent aboutir au Gange; on le voit éclater à Madras et à Pondichéry, suivre la côte du Malabar, et arriver à Bombay; de là, se jeter sur le golfe Persique, et remonter l'Euphrate et le Tigre, pour sévir plus tard sur les bords de la mer Caspienne, où débouche le Wolga, à l'embouchure duquel est bâti Astrakan, et sur les bords putrides de la Mer Noire, où se rendent le Don et le Dnieper. Par la voie de ces grands fleuves, et par l'embranchement des rivières qui s'y jettent, on peut concevoir l'invasion du sol marécageux de la Russie par le fléau indien. Une maladie contagieuse suivrait-elle une marche semblable, et pour ainsi dire systématique? Non ; jamais la contagion ne fut l'objet d'une pareille remarque, et ce qui suit ne saurait s'appliquer aux maladies de ce genre.

On a vu le colera-morbus franchir plusieurs points sur la

gne de son trajet, ou décrire un cercle complet autour d'un eu sans y pénétrer d'abord, puis s'éloigner; de sorte qu'on ouvait se croire hors de danger, lorsque, dans l'un et l'aue cas, il revenait tout-à-coup, plusieurs semaines et même usieurs mois après, ravageant uniquement les alentours, ù l'on s'était déjà réjoui d'avoir échappé à ce fléau. On l'a ncore vu remonter et descendre assez loin une des rives d'un euve, puis s'arrêter subitement, sauter l'autre rive, et là ecommencer ses ravages.

N'est-il pas évident que les localités épargnées d'abord, ne avaient été que parce qu'elles n'étaient pas suffisamment réparées pour développer les germes de l'infection colérique? l'est-il pas évident que d'autres localités intermédiaires peuent être invulnérables, telles que celles qui sont dans une égion élevée, lors même que la base est assise dans une atnosphère malsaine?

Expliquons maintenant ce qu'on doit entendre par infecion, et ce qu'il faut penser de son mode de transmission.

Si des lieux, si des villes, si les bords marécageux des fleuves, si des plages marines, aidés de causes fortuites, recèlent es conditions propres à faire naître spontanément le coleramorbus et à lui donner le caractère épidémique, il faut reconnaître aussi que les grandes réunions d'hommes contiennent des élémens plus susceptibles encore d'augmenter sa gravité, sa violence. Comment, d'abord, garantir ces grandes agrégations des inconvéniens qui y sont attachés? Comment faire que la malpropreté, des exhalaisons putrides, les veilles, les fatigues, les bivouacs, les excès, les privations de tout genre, ne marchent à leur suite? La vie ne peut s'accommoder de ces misères; elle est à la gêne là où les individus sont obligés de vivre pêle-mêle; là où tout s'altère, jusqu'à l'air qu'on res-

pire, les élémens de maladie ne tardent pas à naître : c'est ce que l'on voit encore trop souvent dans les camps, les prisons et les hôpitaux, que l'on entoure cependant des précautions les plus sanitaires. A plus forte raison doit-on considérer les armées et les caravanes qui circulent sur le continent asiatique comme ayant contribué puissamment à la propagation du mal colérique. C'est par Orembourg, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'il s'est introduit en Russie, avec une caravane nombreuse d'hommes et de chameaux, qui venait de l'intérieur de l'Asie (1); et si cette tribu nomade n'a point été suspectée sur le territoire russe comme atteinte du mal dont elle portait le principe, c'est que ses haltes n'étant pas longues, ni ses marches forcées, le développement n'avait pu s'en opérer. C'est sur les bords de la mer Caspienne, sur une terre marécageuse, que ce principe devait porter ses fruits, que l'épidémie devait éclater, et que son infection devait grandir et rayonner vers l'Europe.

Mais c'est au milieu des armées surtout que se forment les foyers d'infection les plus actifs. Ces corps ambulans les portent partout, en créent partout, et les disséminent au loin. Aujourd'hui, plus que jamais, c'est par les armées que se propage le colera-morbus. Nous lisons que les anciennes épidémies furent moins générales que celles de 1817, parce que, dans le tems qu'elles régnèrent, toute l'Inde n'appartenait pas comme aujourd'hui à un souverain ; de grandes armées

---

(1) Ces caravanes sont établies depuis 1813, entre Boukhara, entrepôt commercial du centre de l'Asie, et la ville d'Orembourg. Ces populations voyageuses sont de trois à quatre mille ames, et d'autant de chameaux ; elles transportent dans les provinces de la Russie occidentale les marchandises du Thibet, du Caboul et de l'Indoustan.

ne traversaient pas le pays dans toutes les directions; les communications étaient bornées; on ne voyait pas, comme aujourd'hui, des officiers anglais avec leurs suites, qui sont toujours nombreuses, partir de Calcutta pour aller à Bombay. C'est sur de tels faits, et il serait facile de multiplier les citations, qu'est fondée l'existence des foyers d'infection et leur manière de s'étendre à d'autres lieux. N'avons-nous pas vu précédemment que c'est par un corps de cavalerie russe que le colera-morbus a pénétré en Wolhinie, en Podolie et dans la Gallicie autrichienne?

Puisque le colera-morbus ne se transmet pas par contagion, en vertu de quel moyen gagne-t-il des populations entières, franchit-il de grandes distances? Nous l'avons déjà dit, c'est par infection; c'est-à-dire, par la propagation d'un principe matériel d'une nature inappréciable, qu'il soit répandu dans l'air ou qu'il soit dégagé d'un corps qui en est souillé, et, dans les deux cas, susceptible de se développer là seulement où les conditions nécessaires existent; de même que les semences d'une plante ne peuvent germer que là où le sol est approprié. Les conditions nécessaires sont l'humidité et la chaleur, conditions absolument inutiles pour les effets de la contagion. Le froid et la sécheresse n'arrêtent pas les maladies essentiellement contagieuses, mais certainement celles qui ont lieu par infection; aussi ces dernières n'éclatent-elles que vers la fin de l'été et le commencement de l'automne, époques presque toujours chaudes et humides. Si pourtant le colera-morbus a persévéré en Russie, malgré le froid, ce n'est que par un cas exceptionnel qui s'explique par l'entretien de la chaleur artificielle, au moyen des poêles, dans l'intérieur des maisons, et des pelleteries dont toutes les classes font usage.

L'existence d'un principe infectant matériel ne peut être

révoquée en doute : ce n'est que par lui qu'on peut expliquer certains phénomènes. Une armée anglaise, dans l'Inde, campée sur les bords du Betoah, est décimée par le colera-morbus; elle traverse le fleuve, le mal cesse aussi promptement que son invasion avait été subite : elle avait déserté l'air qui le tenait en suspension. Les phénomènes météorologiques peuvent le chasser d'une localité ravagée par l'épidémie, ou bien le porter sur une autre, où cette maladie ne tarde pas à éclater. À Kulladjy, elle régnait parmi les canonniers à cheval de la compagnie ; un orage violent survint, il n'y eut plus un soldat qui tombât malade. Le lecteur n'a pas oublié que nous avons relaté qu'à Manille, trois jours après un ouragan terrible, elle se déclara et fit une quantité énorme de victimes. La matière contagieuse n'est pas ainsi à la merci des perturbations de l'air.

Dégagé d'un corps souillé, ce principe d'infection peut pénétrer d'autres corps et être transporté, par toutes sortes de hardes, dans un lieu fort éloigné de celui où la pénétration s'est faite : ainsi, cette importation est constatée par l'attérage des bâtimens. S'il est rare que la maladie se manifeste à bord des navires, la vivacité de l'air de la mer et d'autres circonstances s'y opposent sans doute ; et si, au contraire, elle éclate le plus ordinairement en touchant la terre, c'est que là les germes tombent au milieu des conditions que nous avons si souvent signalées comme propres à les féconder.

D'après cela, faut-il considérer comme contagieuse l'épidémie colérique qui désola l'île de France et qui pénétra à Bourbon en 1821 ? Non, sans doute ; et quoiqu'on ait pu penser de la manière dont elle déborda dans ces localités, les individus qu'elle frappa décélèrent uniquement le caractère de l'infection. Les gens riches, sobres, d'une bonne santé et logés

sainement, furent généralement épargnés ; la classe pauvre fournit seule les victimes, et la mortalité fut grande : elle l'eût été bien davantage si le mal se fût communiqué par le contact et avec la même vivacité; car les maîtres et les esclaves ne manquent pas d'avoir des rapports très-fréquens.

En dernière analyse, que le coléra-morbus puisse acquérir un assez haut degré de virulence pour prendre des semblans contagieux, ce n'est pas douteux, surtout lorsqu'il est arrivé que, par l'activité énergique des causes, les animaux eux-mêmes ont été atteints, ou lorsqu'il vient à coïncider avec des maladies pestilentielles, comme cela s'est passé dernièrement à Bombay et à Madras, et aujourd'hui aux environs de Téflis, où, dans un rayon de quelques lieues, il a péri, dans un an, 30,000 individus; mais sa nature n'est pas réellement contagieuse ; cela nous paraît démontré. Je conçois, néanmoins, que quelques médecins se soient mépris sur son véritable caractère : prévenus en faveur de la contagion, ils ne manquaient pas de motifs plausibles pour se laisser aller à cette croyance ; ils en étaient convaincus, ils l'ont écrit, et leur autorité a fait foi. Quand un homme, sans s'inquiéter de la manière dont il observe, dit *j'ai vu,* il n'en faut pas davantage pour établir dans son esprit la conviction la plus absolue; et cette conviction, il finit par l'imposer aux autres avec plus d'assurance.

Enfin, nous voilà arrivés à nos conclusions : déduites en toute rigueur de l'interprétation des faits nombreux que nous avons mis sous les yeux du lecteur, nous devions arriver inévitablement à considérer la matière sous un point de vue d'économie politique; tel a été, en effet, notre but dès le commencement de ce Mémoire : pour lors, tout ce qui pouvait

nous détourner de cette pensée devait être écarté avec soin. Par là, se trouve justifiée la réserve que nous avons eue à l'égard d'une foule de détails et de développemens techniques, relatifs, soit à la nature, au siége et aux symptômes du colera-morbus, soit même aux moyens curatifs et préservatifs qui ont été indiqués et employés toujours avec si peu de fruit. Le moindre des inconvéniens qui aurait pu en résulter, c'eût été leur inutilité. Mais, si nos craintes, pour le moment assoupies, venaient à se réveiller, si elles devenaient plus pressantes, alors nous reviendrions avec empressement sur ce sujet, car nous n'aurons pas oublié que l'Europe n'est pas entièrement affranchie de ce fléau, et qu'il peut, comme le phénix, renaître de ses cendres (1).

Puisque le colera-morbus ne peut exister épidémiquement que là où se trouvent les causes essentielles à son développement, puisqu'il n'atteint que les individus qui sont dans un état de prédisposition nécessaire (et ces circonstances lui font perdre son caractère contagieux, la contagion n'admettant aucune différence dans les lieux et les personnes); puisque sa propagation a lieu par continuité et similitude de localités, et à de longues distances, par le transport d'un principe matériel infectant, et que ce principe ne peut germer que là où se rencontrent des causes fécondantes et des organisations prédisposées, il est évident que, dans les lieux où aucune de ces conditions n'existe, les populations doivent être rassurées, dans le cas où les progrès de l'épidémie ne connussent point de limites. Elles ne doivent rien craindre : le feu, poussé par le vent, n'est fatal qu'aux substances inflammables. Mais que la maladie ait éclaté dans l'Inde, là est le berceau des élémens

---

(1) On conçoit que ce Mémoire a été composé avant que le colera-morbus n'ait pris un nouvel élan.

qui l'engendrent ; qu'elle ait parcouru dans tous les sens la grande et la petite Asie et ses terres insulaires , nous avons vu que tout y favorise ses dévastations et sa virulence ; qu'elle soit venue en Russie et en Turquie; qu'elle ait touché à la Gallicie autrichienne et à quelques provinces de l'est de la Pologne, et, aujourd'hui même, qu'elle soit dans les troupes russes et dans l'armée polonaise, au sein de Varsovie et à Dantzick , il n'y a rien d'étonnant : ces contrées sont les plus marécageuses de l'Europe, la fonte des neiges y entretient un ciel humide, des mares immenses et des fleuves nombreux et considérables. L'industrie humaine n'ayant rien fait pour assainir les terres, les eaux y croupissent et les forêts y croissent à corrompre l'air ; les populations y sont pauvres, misérables et ignorantes, et conséquemment incapables de sentir distinctement la nécessité de sortir d'un état si contraire au libre développement des facultés humaines.

Ainsi, la propagation du colera-morbus se conçoit aisément à travers les provinces orientales de l'Europe, puisque tout ce qui l'a favorisée au Bengale s'y trouve réuni : tout, excepté ce soleil du Gange, qui donne aux causes génératrices du fléau cette activité âcre et dévorante d'où naît la faculté malheureuse, inhérente à l'infection, qui la fait rayonner sur les régions les plus éloignées.

Mais qui garantira donc les autres contrées européennes de l'épidémie colérique, si des circonstances extraordinaires, si des perturbations atmosphériques insolites, ou une longue guerre et toutes ses misères, en secondaient l'invasion ; si l'élan épidémique qui lui a été donné à son origine avait reçu assez d'énergie pour la faire déborder sur tous les pays? Car ces contrées sont éclairées par le même soleil qui luit sur les plaines de Moscow ; car elles sont liées par les mêmes rivières

qui se rendent dans la mer Noire et la Baltique. Qui les garantira? La main de l'homme; cette main, que nous avons vue tout-à-l'heure faible et stupide, parce qu'elle était esclave, à-présent est forte et intelligente, parce qu'elle a rompu ses entraves.

L'Europe occidentale est couverte par des peuples en qui l'instinct de la conservation a révélé progressivement le but de la civilisation. A des degrés différens, ils ont, par leurs lois, leurs lumières et leur industrie, affaibli ou détruit sur le sol toutes les conditions qui, dans une circonstance donnée, pouvaient développer parmi eux des germes de mort. Ils ont desséché des marais, abattu des forêts, travaillé la terre; ils ont exercé leur intelligence, et se sont rendus propices des localités qui les repoussaient; ils ont amélioré le matériel de l'existence pour corriger des défectuosités organiques qui leur venaient des airs, des eaux ou des lieux; ils ont cultivé dans leur ame tous les sentimens d'ordre et de liberté, seule voie qui conduise l'homme vers tous les genres de prospérités, et les peuples vers la civilisation, qui n'est que la garantie et l'accroissement de ces prospérités. Les efforts humains ne sont donc pas illusoires; ils agrandissent donc le bien-être de l'homme. Oui, les nations les plus policées de l'Europe, c'est-à-dire, les nations libres, par une prévoyance qui est toujours en raison de la liberté dont ils jouissent, se trouveront armées contre le fléau épidémique. Il n'est, sans doute, au pouvoir de personne de l'arrêter; mais la calamité passant sur des pays assainis et sur des populations heureuses, s'usera et s'éteindra faute d'aliment. Ou il y a des effets sans cause, ou tel sera le résultat auquel on doit s'attendre dans le cas d'évènemens possibles.

Ainsi, l'Europe du XIX.ᵉ siècle, l'Europe policée, pour-

rait être envahie par une de ces épidémies vastes, par l'étendue et la durée, comme il en survenait dans le moyen âge, qu'elle serait aujourd'hui à peine effleurée ; tandis que, dans ses tems de ténèbres et d'esclavage, elle se voyait dévastée, province par province, avec une lenteur ordonnée et terrible. Il est vrai qu'alors la même misère, la même stupidité régnaient également en tous lieux. Aucun coin de terre n'était à l'abri des affreux malheurs qui ont pesé sur elle à différentes époques. On a conservé la mémoire d'un épidémie pestilentielle du VI.[e] siècle, qui, partie des côtes d'Afrique, la visita pendant cinquante-deux ans. Dans ce tems, la police médicale et l'hygiène publique étaient sans vigueur; elles étaient impuissantes, si même elles étaient connues ; car aucune mesure sanitaire n'empêcha dans la suite que plusieurs autres épidémies n'envahissent l'Europe; et l'on a notamment une histoire très-détaillée de la peste qui la ravagea en 1450. Elle commença dans l'Asie-Mineure, et de là gagna successivement l'Italie, la Hongrie, l'Allemagne, la Belgique, la France et l'Espagne; en deux mois de tems, elle enleva 60,000 individus à Paris. — Comme on le voit, c'est toujours l'Orient, c'est toujours l'Afrique, qui répandent en grand la mort sur la terre d'Europe. Mais nulle fraction du globe n'a été aussi fatale aux populations que l'Egypte, vaste foyer de fermentation putride, où s'engendre la peste, et d'où ses miasmes infects sont importés par la Méditerranée. Oui, l'Égypte, qui, aux beaux jours de sa gloire, de sa prospérité, de sa civilisation, ne connut jamais cette plaie, aujourd'hui en est dévorée, et cela depuis qu'elle est tombée sous le joug fanatique de Mahomet, c'est-à-dire, depuis qu'elle a cessé d'être policée : exemple éclatant, qui, seul, doit suffire pour prouver à ceux qui sont chargés de la destinée des

hommes, qu'on ne fait pas rétrograder une nation sans lui faire perdre tous ses biens, et jusqu'au sentiment de sa conservation, puisqu'elle peut voir avec indifférence se développer dans son sein des principes de mort, tels que ceux qui se manifestent par des calamités épidémiques ; exemple éclatant, qui prouve aussi que c'est aux progrès de la civilisation qu'il faut rapporter, sans nul doute, la destruction des causes qui sont incompatibles avec l'existence, la santé et le bonheur des peuples.

Finalement, l'induction la plus directe à tirer des considérations précédentes, celle qui doit le plus concourir à raffermir la sécurité publique et à calmer les craintes qui peuvent agiter la population française à l'idée d'une invasion du colera-morbus, rendue tous les jours moins impossible par la prolongation de la guerre d'indépendance des Polonais; c'est que, dans cette cruelle supposition, l'épidémie colérique trouverait en réalité très-peu de prise sur une terre remuée, travaillée, assainie par des mains libres, par l'industrie agricole et par une longue civilisation toujours en progrès; sur des hommes dont les habitudes sont bien entendues, dont les goûts, réglés par un instinct bien senti de la vie, ne prédisposent jamais les organisations d'une manière fâcheuse, et dont l'action gouvernementale s'est montrée constamment prévoyante et éclairée. Que si, cependant, le mal pouvait avoir une activité assez pénétrante pour atteindre quelques localités, quelques individus, c'est seulement sur les bords des fleuves, sur des terrains bas, humides et marécageux, qu'il pourrait d'abord se montrer. L'embouchure de la Gironde, de la Loire, du Rhône, etc., et plusieurs lieues de côtes sur l'Océan et la Méditerranée, seraient favorables à son développement ; Rochefort, Aiguemortes, ou des localités sem-

blables, deviendraient alors des foyers d'infection ; car l'assainissement des lieux n'y est pas complet ; et leurs habitans, la plupart d'une nature en quelque sorte maladive, puisqu'il en est peu qui n'aient éprouvé, à différentes époques, plusieurs accès de fièvre (là elles sont endémiques), seraient infailliblement les premiers frappés.

Mais cette atteinte, toujours fâcheuse, ne serait pas mortelle : des mesures sanitaires prises d'avance en auraient affaibli l'acrimonie. Cependant cette prévoyance ne serait encore qu'humaine, et le fléau peut la déborder....... Il n'est point contagieux (1); les migrations, moyennant quelques précautions, seraient facilitées : dans un pays libre et heureux, les hautes plaines, les contrées montagneuses battues par les vents et arrosées par des eaux vives et courantes, sont hors de la portée du colera-morbus.

FIN.

---

(1) Tous les jours les preuves de la non-contagion du colera-morbus se multiplient. Les médecins français qui se sont rendus à Varsovie mettent ce fait hors de doute par les expériences qu'ils ont faites. Ils ont ouvert et disséqué un grand nombre de colériques, se sont piqués plusieurs fois, et ont respiré l'haleine de plusieurs centaines de malades sans être contaminés ; enfin le docteur Foy s'est inoculé le sang d'un individu infecté, il a goûté des matières vomies, et sa santé n'a été nullement altérée. Comment concevoir, d'après cela, que le colera-morbus soit contagieux ?

APPENDICE.

Le colera - morbus a éclaté sur une grande étendue des côtes de la Baltique ; les officiers de quarantaine à Southampton (Angleterre) ont fait condamner à une forte amende et à la prison un capitaine de navire, venant d'un port Russe, pour avoir laissé descendre à terre un matelot de son équipage, lorsqu'à son bord, et sans l'avoir déclaré, il était mort un autre matelot atteint de la maladie; le président du conseil des ministres a adressé aux intendans sanitaires du royaume une circulaire, pour les informer qu'un grand nombre de navires provenant de Riga, sont arrivés à Elseneur, ayant à leur bord des malades pris du colera-morbus, et pour les exhorter à redoubler d'activité, de soins et de surveillance dans les fonctions importantes qui leur sont confiées; enfin, l'épidémie actuelle qui règne à Paris (la grippe), et la constitution médicale qui l'a précédée, présagent, d'après l'histoire des grandes épidémies, une maladie populaire beaucoup plus grave et beaucoup plus étendue.

Ces graves circonstances, qui rendent si présumable l'invasion du sol français par l'épidémie colérique, m'ont décidé, en publiant ce mémoire, à l'accompagner d'une *instruction hygiénique.* J'ai pensé que c'était seulement ainsi que je pouvais lui donner un certain degré d'utilité. On craint moins le mal, alors qu'on se met en mesure de lui résister. — Si l'on a lu avec attention ce que j'ai établi relativement aux causes, on verra que cette instruction s'adresse plus spécialement, non aux riches, il ne leur manque rien, qu'un peu de sensibilité, mais aux pauvres, mais aux gens du peuple, parce qu'ils manquent de tout ce qui fait fleurir et durer la santé.

Boucs émissaires de notre fastueuse civilisation, c'est sur eux que tombe le mal lorsqu'une grande affliction visite l'humanité ; car toujours le peuple sue et meurt pour le riche. Travaillant peu pour lui-même, le fruit de ses labeurs suffit à peine à sa nourriture, à celle de sa famille ; pouvant encore moins faire quelques économies, il dort dans des habitations malsaines, et c'est sous des vêtemens salis et usés par la sueur qu'il consume, exposé à toutes les intempéries des saisons, ses facultés physiques, et qu'il engourdit son intelligence. Il ignore l'importance et la fragilité de la santé ; il ignore encore davantage qu'il y ait une règle pour la conserver ou la dépenser avec mesure. Est-ce sa faute?........ Il le saurait, qu'il n'aurait ni le tems, ni les moyens pour la mettre en pratique. Qu'il subisse son sort : il doit épuiser ses forces, sa vie, comme son parcimonieux salaire ; une année nécessiteuse arrive, il meurt de faim ou de froid ; une guerre éclate, il meurt sous les coups de l'ennemi ; une calamité épidémique infecte l'air, il meurt de maladie.. .... Si la résignation de la classe la plus nombreuse de la société, de la classe pauvre, est un fait qui prouve l'excellence de la nature humaine, son sort est un autre fait qui prouve que l'homme est réellement déchu sans ressource dans les classes supérieures.

Mais les masses populaires, que la misère et le travail prédisposent inévitablement à toutes les maladies épidémiques, ne sont pas cependant les seules qui soient traitées avec une extrême rigueur par le colera-morbus ; il faut y comprendre aussi les personnes dont les habitudes alimentaires sont désordonnées, et surtout celles qui ont les organes digestifs travaillés depuis long-tems par une souffrance sourde ; dans ce cas, la prédisposition s'augmente, si le malade est d'un tempérament nerveux, bilieux, ou même sanguin.

C'est donc pour tous ces individus, pour tous ces prédisposés qu'est faite l'instruction hygiénique.

Mais, pour la faire adopter avec confiance, avec conviction, il faut que l'on sache bien, que l'on comprenne bien, que, mise en pratique, elle est la seule qui puisse, si non garantir de l'épidémie, du moins en atténuer les effets. C'est pourquoi nous allons mettre sous les yeux du lecteur le tableau de ses symptômes, et puis l'indication des divers moyens curatifs qui ont été proposés, et qui, dans quelques circonstances, ont eu des résultats assez satisfaisans ; et cela pour établir un rapprochement qui mette à même de juger du caractère de la maladie et de la nature de la médication ; car, si, par ce rapprochement, il reste évident qu'il y a antagonisme entre le mal et le remède, les moyens prophylactiques (préservatifs), pour avoir de l'efficacité, devront jouir d'une action identique aux moyens curatifs.

Voilà ce qu'il faut mettre à la portée des esprits les plus ordinaires. Si le sens commun adopte cette manière de voir, elle sera dans la ligne de la vérité.

Symptômes. — Souvent, avant l'explosion de la maladie, il y a un trouble inexprimable de l'organisation, une absence de l'intelligence; mais le plus ordinairement le mal attaque subitement et presque toujours la nuit, ou entre deux et cinq heures du matin. Dans l'ordre de leur développement, voici les symptômes les plus constans : vomissemens limpides, mêlés quelquefois de vers, et toujours de mucosités blanchâtres, souvent mélangées de sang ; déjections alvines de même nature, peu nuancées, sans vers ; diminution uniforme de l'action du cœur et des artères, pouls conséquemment remarquable par sa petitesse, jusqu'à un degré où il devient imperceptible ; respiration laborieuse, embarrassée, avec sou-

pirs et inspirations entrecoupées ; apatissement et refroidissement du corps par l'effet du mouvement du sang, qui se retire vers les grandes cavités ; douleurs vives de l'estomac et de l'ombilic avec un caractère particulier ; gonflement de l'abdomen, avec envie pénible d'aller à la selle ; figure décomposée, effacée, abattue, consternée ; yeux hagards, vitrés, enfoncés dans leurs orbites, environnés de cercles noirs ; mouvemens désordonnés ; lèvres pourpres ou livides ; bouche sèche et aride ; langue rouge sur toute sa surface, quelquefois blanche ou bleuâtre ; voix basse et dure ; soif ardente et chaleur interne. — Après quelques instans, exaspération de ces symptômes ; froid glacial aux extrémités ; nuance plombée, pourpre et livide de la peau ; ongles d'une teinte bleue ; impossibilité de se coucher sur les côtés ; douleurs atroces de l'estomac, les vomissemens redoublent ; carphologie (mains qui ramassent) ; sueurs froides et visqueuses ; suppression de toutes les sécrétions (les urines restent arrêtées pendant deux ou trois jours) ; pouls insensible ; langue sèche, pointue et rouge ; yeux fixes ; oppression ; spasmes ; crampes violentes, commençant aux doigts et aux orteils, s'étendant aux poignets et aux avant-bras, aux cuisses, à l'abdomen et à la partie inférieure de la poitrine. — Ces derniers symptômes touchent au dénoûment : les évacuations alvines deviennent plus fréquentes ; les substances ingérées sont rejetées ou même ne peuvent être avalées ; l'atrocité des douleurs abdominales produit d'abord une agitation extrême, accompagnée de convulsions effrayantes ; mais cet état violent est bientôt remplacé par l'extinction de la voix, le délire, le coma ; dilatation des pupilles ; lividité des membres ; le pouls, toujours petit, devient filiforme, se perd sous les doigts, et la vie s'éteint.

Il y a beaucoup de variété dans le nombre, l'ordre et la rapidité des symptômes. Des malades ont succombé sans purgation ni vomissement; mais les vomissemens sont les plus prompts et les plus fréquens, puis les évacuations alvines, ensuite les crampes et les spasmes. Les spasmes sont extrêmement violens chez les individus doués d'une constitution vigoureuse ; ils leur causent une torture insupportable ; celui qui les éprouve peut à peine être contenu par quatre à cinq personnes. — Dans les cas les plus graves, chez les sujets débiles, la mort a lieu sans spasmes, même sans trouble particulier des facultés intellectuelles; mais le moribond est plongé dans l'indifférence la plus absolue. — La mort, nous l'avons déjà dit, arrive en quelques heures, en quelques instans, et souvent elle est foudroyante. — Quand la maladie n'a pas une terminaison funeste, le rétablissement est souvent long et difficile, accompagné de débilité dans les organes qui sont comme contus, de paralysie dans la vessie ou d'hydropisie incurable. D'autrefois aussi, et c'est le plus souvent, la convalescence n'est pas aussi embarrassée, ni aussi triste en avenir; on guérit complètement.

A l'ouverture du cadavre, on trouve l'estomac plein de fluide séreux, et sa membrane interne revêtue d'une couenne blanche avec ou sans trace de phlegmasie; les intestins n'ont pas leur éclat accoutumé; ils sont très-flasques et extensibles; le tissu sous-muqueux est le siège de congestions sanguines, la muqueuse est ridée. En général, la coloration foncée des petits intestins augmente à mesure qu'on s'approche des gros intestins. Jamais on n'a vu de congestions sanguines dans la rate, bien qu'il y eût quelquefois dans le foie du sang épais et visqueux. On trouve le cerveau gorgé d'un liquide sanguinolent foncé et tenace. Le sang des artères

et des veines, plus noir et plus condensé en état de maladie qu'à l'état de santé, est liquide après la mort. La putréfaction du cadavre n'est pas aussi rapide qu'on pourrait se l'imaginer, précisément à cause de la marche précipitée de la maladie. Cette circonstance a de l'analogie dans les cas de mort prompte, convulsive, apoplectique, traumatique (par suite de blessures).

Médication. — Dans l'énumération de ces symptômes et des traces cadavériques, qui, à l'intensité près, rappellent à un certain point les fièvres de mauvais caractère, et, dans un degré supérieur la fièvre jaune, deux grandes actions vitales se mettent en saillie : une action nerveuse exaltée jusqu'à un désordre incoercible avec concentration de la vie; et une action inflammatoire très-puissante mise hors de doute par l'inspection du cadavre, après l'avoir été par des signes positifs.

La confusion et la précipitation, dans le développement des symptômes du colera-morbus, n'ayant pas encore permis de déterminer le caractère original, et, à plus forte raison, d'établir un traitement régulier et rationnel, on a dû s'attacher à combattre ces deux actions prédominantes; c'est ce qu'on a fait, non sans succès, quoique très-rarement, avec les moyens suivans :

1.° L'opium, avec ses composés, est le premier en ligne; on lui a associé souvent le camphre, le musc, et tous les antispasmodiques. Les doses de ces médicamens étaient très-élevées. — Dans la même intention, c'est-à-dire dans le but de brider le système nerveux, et peut-être aussi par analogie avec les fièvres d'accès, on a administré le quinquina. — Dernièrement, on a employé à Varvosie (le docteur Léo) le sous-nitrate de bismuth, avec lequel on fait boire une grande

quantité d'eau chaude ; et l'on dit que ce prétendu spécifique produit des effets plus satisfaisans que ceux du calomel et de l'opium. A la vérité, les ouvrages de matière médicale annoncent bien que ce métal a une propriété sédative (calmante), notamment contre les nevroses de l'estomac ; mais l'expérience ne s'est pas encore prononcée d'une manière assez catégorique (1). — On a parlé aussi de l'alkali volatil, donné à la dose de 30 gouttes dans une forte infusion de mélisse.

2.° La saignée et les sangsues comptent, dans cette maladie,

---

(1) Voici, du reste, en quoi consiste cette méthode ; c'est l'auteur, lui-même, qui parle.

« Depuis quinze jours, je suis chargé des traitemens des colériques « de l'hôpital militaire établi dans la maison de Krzeminski, je n'en ai « pas perdu un seul, et la cure s'est terminée en cinq jours. J'en appelle « au témoignage de M. Szczucki qui dirige l'hôpital, et des docteurs « Sauvan et Enoch. Mon traitement consiste à donner toutes les deux « ou trois heures trois grains de sous-nitrate de bismuth (*magisterium* « *bismuthi*) avec un peu de sucre. En outre, je fais boire au malade « une infusion de mélisse ; et si la douleur est très-vive dans les mains « et les pieds, je les fais frictionner avec une mixture chaude d'ammo- « niaque liquide (une once), et esprit d'angélique composé (quatre « onces). Ces moyens doivent être continués sans interruption pendant « quarante-huit heures, jusqu'à ce qu'il survienne une sécrétion d'urine, « sécrétion presque suspendue dans le cours de cette maladie. Dans les « cas où la langue est couverte d'un enduit jaunâtre, une addition de « trois grains de racine de rhubarbe à chaque dose de bismuth est « très-utile. Le malade ne doit pas perdre patience, et persévérer « dans l'emploi unique du bismuth. Quand la sécrétion s'est rétablie, « on peut continuer encore pendant quelques jours, soir et matin, « l'usage du bismuth. D'autres médecins ont déjà employé avec un « succès complet ma méthode de traitement. »

Varsovie, 11 Juin 1831.

quelques partisans. A Pondichéry, la méthode antiphlogistique a été révélée par l'instinct et par le hasard. Des individus, isolés, sans secours, atteints du colera à deux ou trois heures du matin, furent observés vivre jusqu'au soir en buvant de l'eau. Seulement, le docteur Gravier mit à profit cette observation, et régla l'emploi des moyens antiphlogistiques où l'eau fraîche est le plus puissant. — A Varsovie, on a constaté que chez les jeunes sujets (âgés de 7 à 20 ans), l'application d'un nombre considérable de sangsues combat victorieusement le mal. — Les affusions froides n'ont pas toujours été inutiles. — On emploie fréquemment les frictions aromatiques, les synapismes et les vésicatoires; c'est sans doute pour empêcher les concentrations vitales.

Des médecins ayant considéré le colera-morbus comme affection catarrhale de toutes les surfaces muqueuses, et pensant que la grande sécrétion des mucosités et leur séjour sur ces surfaces ne peuvent augmenter les accidens, ont pensé qu'il pouvait être utile de purger. On a adopté en général le calomel. A l'Ile-de-France, le docteur Margeot administrait le sulfate de soude à la dose de deux gros, incessamment réitérée, malgré les vomissemens. Il perdait, dit-on, peu de monde, relativement aux autres médecins qui suivaient une autre méthode curative.

Dans le XVII.e siècle, on faisait usage dans l'Inde d'un moyen empirique, auquel on attachait quelque prix; il consistait à enfoncer un clou rouge dans les parties calleuses du talon; on prétend que cette pratique suspendait les douleurs. Alors elle rentre dans la méthode stupéfiante sédative, indiquée plus haut sous le N. 1.

Si l'action de ces remèdes a eu une influence favorable sur le colera-morbus, soit en régularisant la sensibilité, opprimée ou exaltée, soit en faisant cesser l'état rapide d'inflammation, il s'ensuit que les conseils d'hygiène que nous allons donner, pour être utiles, devront mettre en œuvre des moyens propres à agir dans le même sens, c'est-à-dire, en égalisant la faculté nerveuse, et en détruisant les prédispositions inflammatoires. Ils devront aussi modifier les airs et les lieux susceptibles d'être infectés ou de développer spontanément l'épidémie. En conséquence, pour s'en garantir, on doit, dans le cas encore fort douteux de son invasion, se conformer aux mesures de précaution suivantes :

1.° Être bien convaincu, à la ville comme à la campagne, que ce qui concourt le plus à l'entretien d'une grande végétation est précisément ce qui devient pour l'homme, le plus délicat de tous les êtres, un poison, une source de maladie; que toute la matière végéto-animale, en général, si favorable par son travail putride au développement des animalcules et des insectes, que tous les produits des animaux, dès qu'ils ne sont plus en possession de la vie, sont pour l'homme des foyers de destruction; qu'ainsi on doit être très-exact à observer et à faire observer les lois sanitaires concernant les voiries, les boucheries, les marchés, les rues, les hôpitaux, les prisons, les routoirs, les mares, les eaux croupissantes, etc., tous ces endroits pouvant être l'occasion de maladies infectantes (1). Mais ceci est du ressort de l'autorité, elle doit être prévoyante;

(1) A cette occasion, je puis, après mille autres, citer tout ce qu'ont de malheureux pour les populations, les infractions aux règlemens de

2.° S'éloigner des lieux infectés, s'il est possible, et se retirer dans une contrée élevée, exposée aux vents, et d'un terrain sec et sabloneux. Pour ceux qui ne peuvent se déplacer, et c'est le plus grand nombre, le peuple, qu'il ne sorte de la maison qu'après le lever du soleil, jusqu'à dix ou onze heures, et depuis trois heures jusqu'à son coucher; la méridienne est bonne;

3.° Renfermé chez soi aux heures les plus dangereuses du jour; on tiendra fermées portes et fenêtres exposées au courant d'air qui vient du lieu susceptible d'infection, d'une mare à rouissage, d'un fumier, d'un dépôt de matières végétales tassées, d'une fabrique de produits de substances animales, etc. Si le tems est pluvieux, ou l'atmosphère chargée de brouillards, on entretiendra du feu soit dans les chambres, soit aux portes et aux autres ouvertures; le feu neutralise les mauvais airs. — Dans toute autre circonstance,

---

l'hygiène publique. Dernièrement, je fus invité par le préfet du département à me rendre dans l'arrondissement de la Réole pour y observer une maladie épidémique qui sévissait depuis quelques tems dans la commune de Fontet. Je me convainquis que la cause principale du mal (fièvres rémittentes pernicieuses) provenait de la malpropreté du bourg; des immondices placés presque sur le seuil de chaque porte ne pouvaient qu'infecter les maisons, aussi y avait-il des malades dans toutes. Dans les années à constitution épidémique aussi fortement prononcée que dans celle-ci, l'autorité doit redoubler de vigilance et de rigueur pour faire exécuter les ordonnances relatives à la salubrité publique. Le salut de tous en dépend. Ce n'est pas au moment du danger qu'il faut songer à l'éviter; les moyens de précaution doivent être pris de longue main. C'est dans une grande et populeuse ville comme Bordeaux, et soumise aux influences des marées, qu'il faut de la prévoyance de la part des officiers publics chargés de veiller à la santé de tous.

il faudra renouveler de tems en tems l'air de la maison, arroser souvent avec l'eau vinaigrée ou chargée d'un peu de chlorure de sodium. Mais cet arrosage ne devra point laisser d'humidité; on pourra encore faire des fumigations, soit avec des plantes aromatiques, soit avec le gaz acide nitreux, ou toute autre substance, comme le goudron, la résine, etc. (1);

4.° Le paysan évitera donc de travailler pendant l'ardeur du soleil; mais il faut aussi qu'il ne remue pas une terre humide, qu'il ne creuse pas de fossés marécageux, ni qu'il aille couper du bois dans un lieu insalubre;

5.° Son travail ne sera point forcé comme dans une saison non-maladive; il prendra beaucoup de repos; il ne dormira, lui ni personne, en plein air, ni la nuit, ni le jour, et particulièrement sur la terre humide : c'est après un sommeil fait dans ces circonstances, que se déclare ordinairement la maladie;

6.° Éviter autant que possible le refroidissement, soit par

---

(1) Il est sans doute utile d'indiquer ici le moyen désinfectant le plus sûr et plus simple que l'on connaisse, et que l'on se procure en même tems à peu de frais.

Prenez : 4 onces *de sel de cuisine*, 1 once de *per oxide de manganèse* que vous broyez ensemble;

Versez sur ce mélange 2 onces *d'acide sulfurique concentré*, auquel vous aurez ajouté préalablement 2 onces *d'eau commune*.

Cette combinaison faite, il s'élève une vapeur d'une odeur piquante, qui neutralise promptement les miasmes délétères qui se trouvent dans l'air qu'on respire.

On observe qu'il ne serait pas prudent de s'approcher trop du vase où se fait ce dégagement de vapeur; on s'exposerait à contracter une toux opiniâtre. — On conçoit, dès-lors, que l'opération doit se faire dans un angle du lieu qu'on veut désinfecter, auprès d'une croisée ou dans une cheminée.

la pluie ou par l'humidité; se tenir assez chaudement : la laine est bonne; changer souvent de vêtement et de chaussure; il faut ne pas laisser accumuler la poussière et les miasmes sur ses hardes, et avoir toujours les pieds secs et chauds;

7.° On fuira les grandes réunions ; le voisinage des étables est malsain ; les cours, les écuries, les parcs, les poulaillers, etc., seront déblayés de leurs immondices tous les jours;

8.° La propreté, si essentielle à la santé, et tellement négligée par les classes pauvres, doit devenir une obligation rigoureuse; se laver , se nettoyer le corps, les cheveux, changer de linge, sera un devoir de tous les jours ; se baigner très-souvent, se parfumer même avec des essences aromatiques, sont précautions utiles. — S'il y a des malades dans une maison, redoubler de soins pour les tenir propres ; placer les lits au milieu des appartemens, sans rideaux, fenêtres ouvertes aux heures convenables ; empêcher de cracher par terre , et emporter de suite les vases de nuit qui viennent de servir au malade;

9.° Le régime alimentaire et des boissons doit être observé avec la dernière rigueur, surtout dans les étés chauds, comme celui qui se prépare, et qui se trouve sous l'influence d'une constitution épidémique. — On ne se surchargera point l'estomac d'une trop grande quantité d'alimens ; on se privera notamment d'alimens indigestes : en conséquence, on ne mangera point de poires, pommes, prunes, melons, concombres, champignons, navets crus et autres légumes de même espèce : les fruits de cette année sont du reste de mauvaise qualité. On pourra cependant s'en nourrir, avec la précaution de les faire cuire. — La nourriture sera bonne, mais sous un petit volume ; il faudra éviter les viandes fortes et trop faisandées, les viandes salées en trop grande abondance,

et le poisson fumé. — On usera avec sobriété des mets épicés;

10.° On fera un grand usage d'eau pure, en boisson et en bain. A Montpellier et dans la Provence, où le colera-morbus s'observe quelquefois, on emploie beaucoup et avec succès ce que les médecins de la faculté appellent *limonade vineuse*, ici *eau rougie*. L'eau acidulée avec le vinaigre est encore préférable : on pourrait en faire une boisson habituelle; il corrige singulièrement l'eau qui est chaude ou de mauvaise qualité. Les autorités devraient prendre des mesures pour que les pauvres n'en manquassent point. — Un peu de vin pur et une petite ration de café conviennent de loin en loin;

11.° On ne sortira jamais à jeun le matin, et l'on ne se fatiguera point jusqu'à l'accablement par les travaux journaliers. = Dans le moment du repos, on s'abstiendra du plaisir de respirer le frais après le coucher du soleil, encore moins de se promener le long des eaux dormantes et sur un sol vaseux;

12.° Il serait bien qu'on fumât trois ou quatre pipes par jour : les hommes du tabac, les femmes de la sauge, ou toute autre substance aromatique. On établit autour de soi une atmosphère qui peut neutraliser les molécules d'air infectées;

13.° On ferait bien de ne se permettre aucun des rapports qui jettent le système nerveux dans un état convulsif: les passions vives et la satisfaction outrée des sens sont dans ce cas;

14.° *Cas spéciaux.* — 1.° Les individus atteints de phlegmasie chronique des voies digestives devront faire usage de lavemens et appliquer quelques sangsues au creu de l'estomac, ne boire que de l'eau pure, et s'abstenir de viande et de bouillon et soupe grasse; 2.° les individus à tempérament sanguin devront se faire saigner une et même deux fois; ils se soumettront du reste à tout ce qui vient d'être

prescrit; 3.° les individus à tempérament bilieux se feront apposer des sangsues sur le centre épigastrique (creux de l'estomac), et pourront prendre un peu de sel neutre pour s'évacuer légèrement; 4.° les individus à tempérament nerveux prendront des bains et des lavemens frais, et s'abstiendront de tout ce qui pourrait le moins du monde les surexciter.

J'ai dû établir ce paragraphe 14, parce que les sujets dont il est question sont, dans toutes les épidémies à forme pernicieuse, les plus mal traités.

15.° Mais un moyen fort important pour éloigner le mal, et celui-là est le plus difficile dans une grande affliction, ce serait de ne point se laisser aller au découragement et au chagrin. Les malheureux, les pauvres, en sont peu capables: c'est aux riches, aux forts, aux ames pieuses à venir à leur secours.

Oui, les heureux de la terre, dans ces affreuses calamités, doivent s'humaniser, doivent fraterniser avec les douleurs et les misères du peuple; car du peuple peuvent s'élever jusqu'à eux les germes de la mort. Quand le mal vient d'en bas, il est terrible, il est implacable : personne alors ne peut s'en croire à l'abri. Ainsi, par sympathie et par amour de la conservation, que la classe supérieure soit prodigue de soins, de conseils, de secours de tous genres au profit de la classe inférieure : elle est pauvre et ignorante. — Le règne paisible des lois et l'aisance devenue spontanément générale, voilà les meilleurs préservatifs contre un fléau dont la crainte, il faut l'espérer, ne sera que chimérique.

BORDEAUX, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE H. FAYE, RUE DU CAHERNAN.